

La Tête en Noir



N°216
GRATUIT
SN1142-9216

Mai
Juin
2022



LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE Enquêteurs afro-américains

Les romans noirs américains avec des détectives afro-américains ne sont pas monnaie courante en France. À dire vrai, les auteurs de noir afro-américains ne courent pas les rues de Navarre. On se souvient de Chester Himes (*La Reine des pommes*), le père d'Ed Cercueil et de Fossoyeur Jones, et de ses pérégrinations sur le bassin d'Arcachon. Plus près de nous, Jake Lamar (*Nous avons un rêve*), qui a perpétué une vieille tradition francophile en quittant le Bronx pour s'installer dans notre pays. C'est à peu près tout. En revanche, les personnages transgressifs afro-américains foisonnent (chez George P. Pelecanos ou Elmore Leonard entre autres) et peuvent être dépeints avec délicatesse et talent (on ne reviendra pas non plus sur le dernier roman jubilatoire d'Élie Robert-Nicoud, *Deux cents noirs nus dans la cave*). Deux publications récentes, qui sont d'ailleurs des rééditions, remettent ces personnages de détectives noirs sur le devant de la scène.

À l'instigation de Roger Martin (romancier qui avait également dirigé le regretté fanzine *Hard-Boiled Dicks*), une nouvelle traduction de *Room to Swing* (1957), d'Ed Lacy, qui met à l'honneur le premier privé (amateur) afro-américain : Toussaint Marcus Moore dit Touie. Il habite New York, survit au crochet de sa petite amie qui rêve de le voir intégrer l'administration postale quand il est débauché par Kay, qui travaille pour une émission proche de la télé-réalité, et qui lui offre un contrat mirobolant (mille cinq cents dollars hors frais) pour un travail a priori simple : surveiller un certain Thomas, recherché par la police, pour ne pas qu'il fuit avant une certaine date. Sauf que tout ne va pas se passer comme prévu, et que Touie va tomber dans un traquenard (d'où le titre choisi en français en lieu et place de *À corps et à crimes* dans sa première traduction aux Presses de la Cité dans la collection « Un mystère »). Le roman par sa facture est éminemment classique avec un homme chargé d'enquêter avec urgence sur un complot le visant pour prouver son innocence. Ce qui est intéressant, c'est de découvrir les petites touches sociétales qui démontrent un racisme omniprésent, et de comprendre que le passage à tabac des flics blancs de New York est une menace terrible, presque plus que la chaise électrique qui attend Touie au bout du couloir s'il ne trouve pas le coupable et les preuves qui vont avec. On pourrait rajouter un aller-retour à Bingson, Ohio, et la rencontre avec

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

LA TRAGÉDIE DE STARVEL (ET DE F.W. CROFTS)

Cet article aurait pu paraître dans le prochain « *Tête dans le Rétro* » en juillet mais il aurait été déjà trop tard car, d'ici là, tout se serait envolé. C'est un roman policier qu'on a lu trois fois tant sa construction est vertigineuse. A chaque fois, on se dit qu'il faut en dresser le scénario, chapitre par chapitre, de façon à expliquer la magie de F.W. Crofts. Est-ce un roman conçu à rebours ? A-t-il couché la solution sur papier avant de remonter le temps : solutionnant les questions, enquêtant sur les questions, et enfin, faisant apparaître les questions proprement dites pour les relier aux autres questions précédentes déjà résolues ? Ou est-ce un roman conçu au fil de l'enquête de l'inspecteur French ? On se prend parfois à discerner dans le texte des remises en cause que se pose l'écrivain à lui-même. Et si Crofts avait élaboré ce roman sans plan ou, du moins, sans idée précise de dénouement ? Cela irait à contrario de sa réputation de démolisseur d'alibis et de fan des horaires de chemins de fer. En ce cas, comment est-ce possible d'avoir un cerveau pareil et de passer tant de temps à cheminer dans cette écriture tellement neutre qu'on ne voit pas les pièges comme devant un gazon sur une tourbière ?

Hélas, on n'a pu que noter rapidement les indices et les pistes du premier tiers du livre avant d'être débordé par leur foisonnement. Encore perdu ! Mais la lecture achevée, les liens sont là, la toile tendue, on distingue encore les fils et l'assassin-araignée au centre. On sait comment l'inspecteur Joseph French est parvenu à se déplacer dans l'intrigue car son enquête est aussi celle du lecteur ! Mais dans un mois, dans un an, tout sera redevenu flou, tout sera à recommencer et il ne restera que le souvenir du tour de force... Alors, vite écrivons l'article.

« *La Tragédie de Starvel* » est le sixième des



trente-trois romans de **Freeman Wills Crofts** s'étageant entre 1920 et 1957 année de sa mort. Publié en 1927 en Angleterre et aux U.S.A, il a été traduit et publié en 1931 aux Éditions Excelsior dans sa collection *Mystère de l'X*, rivale de *l'Empreinte* des Éditions de la Nouvelle Revue Critique. Extrait de l'avant-propos de l'éditeur : « On retrouvera dans ce roman toutes les qualités qui rendent si passionnants les ouvrages de M. Crofts : ses détectives intelligents, prudents et réfléchis ; sa trame si serrée et si ingénieusement construite ; son réalisme simple et précis, et enfin ce don d'exciter si prodigieusement l'intérêt qu'on se voit forcé de dévorer le livre tout d'une traite. » Chandler adorait Crofts, Sartre et Beauvoir le lisaient. Le roman commence.

CHAPITRE I) LA TRAGÉDIE « Il pleuvait au dehors. Ruth Averill, par la fenêtre du salon, regardait avec abattement le morne spectacle qui s'offrait à sa vue et qui était plus déprimant encore que d'habitude par cette lugubre après-midi d'automne. » Cette pure jeune fille est une orpheline accueillie par son oncle malade et très avare dans son château délabré planté au fond d'un vallon et dont le couple de domestiques, M. et Mme Roper, est du genre fuyant. Ruth reçoit une invitation surprenante d'une vague connaissance : on l'invite à York pour une exposition florale. Roper qui transmet la lettre lui offre alors 10 £ de la part de son oncle alité. Stupéfaite Ruth part. Quand elle reviendra ce sera pour voir le château complètement incendié avec les cadavres des domestiques et de son oncle à l'intérieur. **II) L'ENQUÊTE** (du coroner). On établit les faits mais, déjà, le lecteur aux aguets se doute que le voisin le plus proche du château, et qui est mort d'une myocardite deux nuits avant, doit être une balise importante plantée par l'auteur. On apprend que l'oncle avare de Ruth avait amassé une fortune en billets de 20 £ dans son coffre. Billets brûlés lors de l'incendie alors que des pièces d'or intactes y ont été trouvées. **III) LES DOUTES DE MR. TARKINGTON** C'est le banquier qui confie ses doutes au notaire en certifiant une somme astronomique enfermée dans le coffre. Or ce coffre était à l'épreuve du feu. Il prévient le chef de la police. **IV) LE VOYAGE DE L'INSPECTEUR FRENCH.** Le chef de la police locale a fait appel à Scotland Yard et c'est French, encore à ses débuts, qui est envoyé dans le Yorkshire. Il espère une promotion s'il réussit. Il prend connaissance des faits, de l'am-

bianche, des ragots et des personnages principaux morts ou vivants par la bouche de cette commère de sergent Kent. French va tout seul sur les lieux de l'incendie, il s'imprègne de l'atmosphère, repère les lieux, il découvre que ce ne sont pas des billets qui ont brûlés dans le coffre mais des journaux. Il isole le morceau d'une phrase de gros titre dans une cendre. Il va consulter les archives, découvre le journal et peut donc dater la cendre. A la fin du chapitre, il détermine trois faits qui entraînent cinq actions-clés.

SUITE : L'un des billets dont les numéros avaient été relevés avant d'être enfermés dans le coffre réapparaît dans une agence de voyage Cook. French s'y rend et découvre que l'un des personnages insoupçonnables connus est l'acheteur et qu'il a effectué un voyage à Talloires en France au bord du lac d'Annecy. French va faire exactement le même trajet pour découvrir ce que cache ce suspect... On va arrêter là pour ne pas s'embarquer dans un mémorandum de 150 pages mais on insistera sur le personnage de French qui, ici, est seul (sauf au dénouement) ce qui permet à Crofts de se concentrer sur lui et ses cogitations. Usant d'un style simple, il emporte l'adhésion par la stratégie du marabouteficelle qui fait s'accrocher les éléments d'intrigues les uns aux autres tandis que les découvertes les plus sensationnelles se succèdent jusqu'à l'extrême fin. Et quand une solution apparaît enfin, évidente, comme, par exemple, lorsque French déduit qu'il y a eu un vol de cadavre et qu'il fait déterrer le cercueil du voisin mort de la myocardite aiguë, le fait que le cercueil soit vide prouve qu'il a raison mais le fait que French trouve, plus tard, un cadavre enterré à la va-vite près du château prouve qu'il avait aussi tort et qu'il va devoir se retrousser encore les manches pour découvrir l'identité de ce maudit cadavre, tout comme savoir si celui qui l'a enterré est lui-même un cadavre du château ou un personnage encore très vivant.

Réputé ennuyeux au possible, le pauvre F.W. Crofts est très oublié aujourd'hui. En 1981, Michel Lebrun avait réédité Crofts dans sa collection *Morts Subites* en reprint chez Slatkine. Rivages a tenté un peu de le relancer fin 90 début 2000 car Chabrol qui pilotait la collection *Mystère* l'aimait beaucoup. Claude Mesplède, enfin, a réédité en 2002 « *La Tragédie de Starvel* » dans sa *Bibliothèque du Mystère* aux Éditions du Rocher. Désormais en occasion, « *La Tragédie de Starvel* » ne vaut pas cher car personne n'en veut.

Michel Amelin

Suite de la page 1

Frances. Dans sa préface, Roger Martin fait le comparatif entre ce roman, admiré par les plus grands à l'époque de sa sortie, et *Dans la chaleur de la nuit* (dont l'adaptation de Norman Jewison avec Sydney Poitier et Rod Steiger vaut un certain détour), de John Ball. Roger Martin est très critique avec ce roman que j'ai lu dernièrement dans sa dernière traduction (1992). Il me semble que l'intrigue tissée par John Ball est de haute facture, et qu'elle met pareillement en avant cette violence raciste sociétale. Pire : il me paraît que le héros de John Ball, Virgil Tibbs, inspecteur de police à la criminelle de Pasadena en Californie, perdu dans un bled paumé de Caroline, risque de mourir à chaque page. Lisez les deux, et faites-vous votre avis. Pour en revenir à Ed Lacy, Roger Martin signe également sa biographie, *Ed Lacy : un inconnu nommé Len Zinberg*, chez À plus d'un titre. Gageons, qu'il traduira les autres romans de cet auteur aux éditions du Canoë, comme c'est le cas pour *Traquenoir*.

Le Cherche midi lance « Borderline », une nouvelle collection, qui se veut transgressive, et qui propose à la fois des rééditions et des inédits au format *pulp* assumé (avec un prix qui ne l'est pas cependant). Paraissent simultanément *Banlieue noire*, de Rémy Pépin (inédit), *M'appelle pas fille !*, de Mickey Spillane, et *Shaft Shaft Shaft !*, d'Ernest Tidyman. Le roman, écrit en 1972, par un scénariste et réalisateur hollywoodien, est le prolongement de la *blaxploitation*. Il ne s'agit pas ici de la première aventure de John Shaft, le détective afro-américain aux manières aussi violentes que ceux à qui il a affaire. Mais dans cette histoire, une flopée de personnages peu scrupuleux courent après un joli pactole qui repose six pieds sous terre dans un cercueil grand luxe en compagnie de la première victime du roman, l'ami du détective. C'est joliment enlevé. Entre Elmore Leonard et Quentin Tarantino. Ernest Tidyman a écrit six aventures concernant John Shaft. À découvrir.

On notera cependant que les trois romanciers de ce papier, sont tout sauf afro-américains...

Traquenoir, d'Ed Lacy (éditions du Canoë)
Dans la chaleur de la nuit, de John Ball (Le Masque, « Masque jaune »)
Shaft Shaft Shaft !, d'Ernest Tidyman (Le Cherche midi, « Borderline »)
Ed Lacy : un inconnu nommé Len Zinberg, de Roger Martin (À plus d'un titre)

Julien Védrenne

MARTINE LIT DANS LE NOIR

Les derniers jours des fauves, de Jérôme Leroy, Ed. Manufacture des livres. Avertissement : ce livre est une fiction. Et ce livre est paru bien avant la campagne électorale récente pour les présidentielles. On connaît Jérôme Leroy pour ses engagements littéraires et politiques. C'est lui aussi qui a co-scénarisé le film de Lucas Belvaux, « Chez nous ».

Avec son dernier livre paru, Les derniers jours des fauves, il ne fait rien d'autre que nous livrer avec brio et suspense une politique-fiction qui pourrait bougrement ressembler à un « live » sur France info. Et qui rappelle les heures sombres des barbouzes et du SAC.

Donc, à quelques semaines des élections présidentielles auxquelles la présidente sortante a décidé de ne pas se représenter afin de consacrer plus de temps à sa vie personnelle et intime avec son mari de 20 ans plus jeune qu'elle, après deux ans de pandémie émaillée par des manifestations anti-vax et des mesures de répression imposée par le pouvoir au nom de la sécurité sanitaire, la France pourrait bien basculer dans les extrêmes. La fille du supposé successeur est la cible de manœuvriers avides de pouvoir et de rétablissement de l'ordre. Dans les coulisses, on s'affaire et on délègue des hommes de basse besogne pour dévisser du podium les valeurs républicaines.

Bref, c'est la lutte finale.

C'est rudement bien fait, terrible et à lire avant qu'il ne soit trop tard. (432 pages, 20,90 euros)



L'inconnu de la poste, de Florence Aubenas Ed Points poche. Il y a quelque chose de noble, chez Florence Aubenas. Une sorte d'élégance de l'âme qui implique le respect de l'autre qui n'est jamais un simple « sujet » dont on expose les faits et gestes en 120 lignes ou en 20 secondes, mais un être humain complexe et digne.

Dans « L'inconnu de la poste », elle traite d'un fait divers encore dans l'actualité puisque le parquet a fait appel du dernier jugement. Le person-

nage principal de son livre n'est plus là pour témoigner. Gérard Thomassin a disparu en août 2019. Il était un des protagonistes, un temps suspect et blanchi en 2020, d'un terrible fait divers qui s'est déroulé le 19 décembre 2008 à Montréal-la-Cluse, dans cette « vallée du plastique » (Ain). Ce jour-là, Catherine Burgot, la postière, est assassinée de 28 coups de couteau. C'est la fille du secrétaire général de mairie désormais à la retraite, c'est une enfant du pays amoureuse dans sa nouvelle vie. Qui a bien pu ? Serait-ce cet acteur que l'on a vu sur la tombe de la victime ? Qui s'est vanté, au téléphone, d'être le meurtrier ? Est-ce Gérard Thomassin à qui on a décerné un César du jeune acteur pour son rôle dans le « Petit criminel » ? Dans la vallée, la rumeur se propage au rythme de l'écho des portables.

Florence Aubenas reprend l'affaire point par point. Elle a mis sept ans à tout poser, à interroger les différentes parties, à retracer les itinéraires, à dépeindre les ambiances, les climats locaux. Mais Gérard Thomassin reste, pour elle, pour nous, pour la vérité, un mystère.

C'est précis, haletant et magnifiquement humain. (235 pages, 7,50 euros)

Martine Leroy

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BRE

L'armée des hommes libres, de Franck Darcel. Ed. Coop Breizh. Helsinki, 2030. La troisième guerre mondiale associée à un dérèglement climatique fulgurant ont laissé la planète terre exsangue. Soldat portugais démobilisé, Vasco hante les décombres de cette ancienne capitale désormais administrée par un mouvement mondial pseudo écolo adepte de la décroissance. En sauvant Lena, une adolescente ukrainienne, d'un viol, Vasco devient le protecteur attiré de sa famille. Dans un décor d'apocalypse, il n'a d'autre objectif que de préserver Lena du pire... A l'évidence, le guitariste du groupe rennais « Marquis de Sade » maîtrise la géopolitique et son roman écrit il y a plus d'un an sonne particulièrement juste dans l'actualité internationale actuelle. (300 p. – 19 €). **Parution le 21/05**

Jean-Paul Guéry

5 marques pages contre 3 € (port compris) en chèque à l'ordre de J-P Guéry à l'adresse de La Tête en Noir



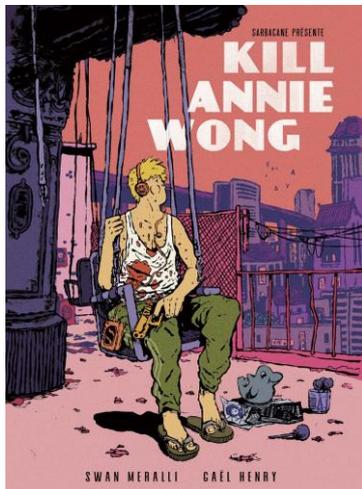
ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

Kill Annie Wong (Sarbacane) et L'Ours de Ceausescu (Steinkis) : deux albums de Gaël Henry

Lauréat du Prix Clouzot de la BD adaptée de Niort en 2020 avec *Tropique de la violence* (Sarbacane) d'après Natacha Appanah, Gaël Henry a publié depuis deux albums dans des registres bien différents mais qui tout deux valent le détour.

Le premier, paru l'an passé, est **Kill Annie Wong** signé au scénario par Swann Meralli, nous



entraîne dans une histoire romantico-politique trépidante en plein cœur d'une mégapole coréenne. On suit la destinée rocambolesque d'Enzo, un drôle de zig : complètement mutique, il vit d'expédients, ou plus précisément, il expédie au 7ème ciel les victimes que son

métier de tueur à gages a mis sur sa liste. Un boulot qu'il exerce walkman à la ceinture, accompagné par la douce voix d'une ritournelle de son enfance que lui chantait sa mère. Cette passion obsessionnelle se double d'une autre, plus silencieuse : l'apnée au fond du lavabo de sa salle de bain, en hommage au Grand Bleu.... Annie Wong est-elle cantatrice, une star de retour au pays après quinze ans d'exil : un comeback pas vraiment placé sous le signe du bonheur le plus absolu, car son manager – et fiancé – la maintient sous son emprise totale, et compte faire d'elle le jouet de ses ambitions politiques : la mairie est dans son viseur, mais c'est sans compter sur les méthodes de madame la maire en place et de sa police locale pour se maintenir en place. Et voilà que dans ce joyeux contexte, le nom d'Annie Wong arrive sur la liste d'Enzo. Mais au moment de passer à l'acte, c'est le choc : il se rend compte que c'est elle qui chante sur la cassette chérie de son enfance perdue...

Tout va partir en live à partir de ce moment et cela donne au final un album au rythme soutenu, à la tension constante, où toute une galerie de personnages aux trognes – et à l'esprit - pas possibles cherche à emporter le morceau. Le dessin de Gaël Henry se fait ici plus « sale », plus trash que dans ses précédents albums, apportant toute la nervosité nécessaire à ce scénario pour en faire une vraie réussite.

C'en est une également, dans un tout autre genre, que **L'Ours de Ceausescu**, scénarisé cette fois par le talentueux Aurélien Ducoudray, qui revient sur les derniers jours de la Roumanie communiste et du couple de dictateurs Elena et Nicolae Ceausescu. Tout commence par l'enlèvement d'une jeune femme, Irina, au beau milieu de la manifestation du 21 décembre 89 qui marquera le début de la fin pour le régime. Irina, droguée, est conduite dans une pièce où elle est bientôt rejointe par d'autres prisonniers au profil bien différents de celui de secrétaire qui est le sien : un poète officiel, un clown, une femme de ménage, un flic... En tout sept personnes, choisies pas vraiment au hasard, pour une mission assez particulière... que le lecteur ébahi découvre dans les dernières pages. Auparavant, ce sont sept tranches du quotidien roumain de ces sept « élus » qui sont narrées avec brio : autant d'épisodes qui témoignent de l'absurdité du pouvoir, de son implacabilité.. et du culte de la personnalité du couple de tyrans. Visites de la Première Dame à l'école de son enfance, rangement de ses milliers de chaussures par une femme de ménage, déplacement annuel du poète



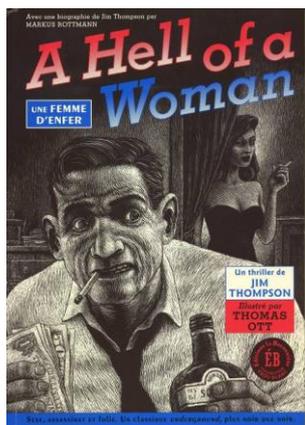
pour officialiser sa possession d'une machine à écrire... sans oublier la chasse à l'ours par le Conducator, accompagnée de la fanfare pour célébrer ses exploits au moment de la balle fatale à la bête. Cette construction scénaristique habile permet à Gaël Henry et à son coloriste Paul Bona d'illustrer la tragi-comédie que fut la Roumanie de Ceausescu, avec cette fois moins d'exhubérance dans la planche, mais une bonne dose d'humanité. Et à maintenir un vrai suspense sur les raisons de la réunion de ces sept citoyens appelés à entrer dans l'Histoire...

Fred Prilleux

Kill Annie Wong - Scénario Swann Meralli, dessin Gaël Henry, couleurs Paul Bona. Sarbacane - 192 pages couleurs –24,50 € - Sortie 25 août 2021

L'Ours de Ceausescu - Scénario Aurélien Ducoudray, dessin Gaël Henry, couleurs Paul Bona. Steinkis - 144 pages couleurs– 20 € - Sortie 21 avril 2022

Replay, d'Elena Sender. Albin Michel. Séduite par Tristan, dirigeant d'une startup concevant des jeux vidéo, Loïs accepte naïvement une soirée très spéciale qui vire au cauchemar et elle rompt immédiatement cette relation toxique. Mais le petit génie de l'Intelligence Artificielle met au point un nouveau jeu vidéo qui permet à chacun de revivre virtuellement un épisode de son passé et de pouvoir modifier son comportement. Recontactée par Tristan, Loïs accepte de participer à cette nouvelle expérience espérant redistribuer les cartes de son propre passé. Au-delà de l'intrigue criminelle et du suspense psychologique bien construit, le roman d'Elena Sender permet d'imaginer les dérives possibles de cette technologie de pointe et pose la question de la déshumanisation de notre société. (460 p. - 20.9 €)



A Hell of a woman / Une femme d'enfer, de Jim Thompson. Illustrations de Thomas Ott - Editions la Baconnière. Publié initialement dans la Série Noire en 1967 sous le titre *Des cliques et des cloaques*, ce roman noir du grand Jim Thompson avait été réédité chez Rivages en 2013 dans une

nouvelle traduction intégrale de Danièle Bondil sous le titre *Une femme d'enfer*. C'est cet ouvrage qui a été généreusement illustré par le suisse Thomas Ott en 2014 dans la collection Trou Blanc. Dans un style très fifties accentué par l'utilisation de cartes à gratter, il donne du corps à cette intrigue très noire mettant en scène un colporteur malchanceux qui espère se refaire grâce à un coup fomenté avec l'aide une belle et très jeune femme. Présentée sous la forme d'un recueil de sept pulps plus vrais que nature, cette magnifique édition est de nouveau disponible. A noter que ce roman inspira le film **Série Noire** d'Alain Corneau avec Patrick Dewaere dans le rôle principal. (208 p. - 26.50 €)

Contre dictionnaire amoureux du polar

Ce projet de « **Contre dictionnaire amoureux du polar** » se veut un hommage critique au **Dictionnaire amoureux du polar** (DAP) de Pierre Lemaitre (Plon), lauréat du **trophée 813 Maurice Renault**, Il est concocté par François Braud, critique littéraire mais aussi éditeur (La Loupiote), auteur, directeur de festival (du polar à La Roche-sur-Yon - 85) et rédacteur

d'une revue (Caïn). Publié sur le net en épisode (3 parties pour la lettre A), ce CDAP sera celui d'un Hannibal lecteur, chaque lettre donnant lieu à deux parties : une critique des entrées de Pierre Lemaitre et un développement de celles qu'il aurait pu/dû y mettre. Allez voir, c'est très intéressant :

<https://broblogblack.wordpress.com/2022/04/01/contre-dictionnaire-amoureux-du-polar-lettre-a>



Body language, de A.K. Turner. Alibi Fiction.

Technicienne à la morgue de Camden (GB), la jeune Cassie cumule un look pour le moins iconoclaste, une impertinence ravageuse et la drôle de manie de « communiquer » avec les cadavres qu'elle prépare pour l'anatomopathologiste en charge des autopsies. Le hasard lui adresse le corps de son ancienne professeure qui lui avait remis le pied à l'étrier alors qu'elle était au plus bas dans sa vie. Cassie refuse de croire à une mort naturelle et mène sa petite enquête dans le cercle familial de la défunte. Elle devra composer avec l'inspectrice Flyte qui ne la porte guère dans son cœur. Tous les ingrédients d'un polar réjouissant sont concentrés dans cet ouvrage tour à tour facétieux, émouvant, hilarant et toujours percutant. Premier tome d'une trilogie originale qui s'annonce plutôt décapante ! (370 pages - 21 €)

Jean-Paul Guéry

**DES MILLIERS
D'INFOS SUR
813 Le BLOG**, Le rendez-vous des Amis des littératures policières sur www.blog813.com



LE BOUQUINISTE A LU

Le retour du commissaire Maigret

La sortie de Maigret avec Gérard Depardieu m'a fait replonger dans une dizaine des romans de Simenon au héros taciturne. Je pense avoir lu tous les Maigret depuis un moment. Je picore de temps à autre dans ses autres romans mais mon amour de la série au héros récurrent m'a naturellement penché dès mon plus jeune âge vers les Sherlock Holmes, Rouletabille, Nestor Burma, Chéri-Bibi, Arsène Lupin, San Antonio, certains pavés de Féval, Dumas et autres. Je retrouvais mes potes et vivais avec eux leurs aventures.

J'ai cependant gardé une profonde affection pour Maigret. L'interprétation « récente » de Cremer m'a fait oublier celle qui n'était pourtant pas si mauvaise de Jean Richard que j'avais eu l'occasion de croiser lors de « sa » version de « Maigret chez les flamands » qui avait été tournée à Givet où je faisais ma terminale. Un homme d'une profonde humanité qui avait écouté et répondu à ma soif de savoir avec gentillesse et compétence.

L'humanité. Cette qualité si essentielle et qui semble méprisée par ces gens qui nous gouvernent.

C'est la qualité intrinsèque de Maigret ! Évidemment, une aventure de Maigret ce n'est pas « Fast and furious » mais quand je vois la puissance d'une série comme « True detective » et son succès alors que son moteur n'est en rien l'action, Simenon et son Maigret devraient avoir de belles heures devant eux.

Comme je le dis lors de ma présentation de l'association imaJn'ère : « ...Le roman policier s'avère le reflet sociopolitique de l'époque à laquelle il a été écrit... ». C'est particulièrement vrai avec Maigret.

Maigret au travers de ses enquêtes parisiennes et provinciales car on trouve des arguments pour le faire sortir de Paris traverse toutes les couches sociales et toutes les époques. De 1931 à 1934, Simenon écrit une vingtaine d'aventures du commissaire et le met à la retraite dans « Maigret ». C'est à l'insistance de Gallimard que Simenon reprend du service avec son héros. C'est aussi le succès de la série qui financièrement est une réussite. Plus que les romans sans Maigret, alors qu'ils sont d'excellente qualité. Ce qui n'est pas sans rappeler un certain Frédéric Dard et son San-Antonio.

Quelques nouvelles puis au début de la guerre en 1939, la série de romans continue jusqu'à « Maigret et Monsieur Charles » en 1972. Sime-

non a une overdose de Maigret et on peut le comprendre après près de quatre-vingt romans et nouvelles...

Anecdote amusante, le 36 quai des Orfèvres prend contact avec Simenon pour lui expliquer les quelques incohérences de ses premiers romans. Un vrai commissaire le conseillera, enrichissant les aventures de précisions techniques qui rendent les romans encore plus vrais.

Maigret, commissaire divisionnaire utilise avec constance sa plaque de police pour entrer dans la vie des personnes liées à ses enquêtes. Rentrer dans les maisons, les pièces, les tiroirs, percer les esprits, fouiller, réfléchir, grogner.

Sa vie privée est très réglementée. Son épouse et lui vivent dans un appartement boulevard Richard Lenoir, après avoir résidé place des Vosges (c'te classe) où Madame Maigret lui prépare sa blanquette hebdomadaire. Il déjeune toujours dans la même brasserie près du 36 quai des orfèvres et mange des sandwiches en buvant de la bière lorsque les interrogatoires s'éternisent. À l'inverse Maigret va partout lors de ses enquêtes s'imprégnant de l'atmosphère des lieux, tournant autour des protagonistes de son enquête, posant mille questions, recoupant, assemblant les pièces du puzzle, estoquant en quelque sorte en attendant le coup de grâce. Il échoue rarement, se fait reprendre par sa hiérarchie encore plus rarement, hiérarchie qu'il n'hésite pas à affronter avec malice quand il le faut. Ne nous trompons pas, sous le couvert d'une apparente bonhomie, c'est un pit bull !

Vous ne l'avez jamais lu ou, comme moi cela faisait longtemps ? Retournez voir Maigret dans ses enquêtes, on en redécouvre à chaque lecture. La finesse de Simenon associée à un personnage qui semble ordinaire alors qu'il frise le hors du commun vous fera découvrir d'autres temps des couches sociales « de l'époque » (mais ont-elles vraiment changé ?) avec pour point d'orgue cette humanisme qui va jusqu'à lier Maigret à ses coupables d'une manière subtile et logique.



contact

Jean-Hugues Villacampa

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Elsa Marpeau – Etude en noir

Elsa Marpeau est une auteure rare, mais régulière, un livre tous les deux ans à la Série Noire. Le déclic pour nous fut *L'Expatriée* (Gallimard, 2013), un roman déroutant dont nous ne savions pas où s'arrêtait le réel et où commençait la fiction. L'histoire d'une expatriée à Singapour, qui s'appelle Elsa et qui est romancière... Un livre énigmatique, où l'auteure ne s'arrogeait pas le beau rôle. Nous avons eu l'occasion d'en parler, à Lire en Poche, une belle rencontre qui avait renforcé notre admiration.

C'était à l'occasion de la sortie de *Et ils oublieront la colère* (Gallimard, 2015), roman particulièrement noir qui se déroule en 2015 mais prend ses racines à l'été 44, la libération, les gens qui cherchent à se refaire une image et les femmes hâtivement tondues. L'auteure nous avait parlé des recherches qu'elle avait effectuées. Il y avait en particulier un documentaire, disponible sur les archives de l'INA, sur les femmes tondues à la libération dont nous avouons, suite à sa description, ne pas avoir osé le regarder.

En 2017, sort *Les Corps brisés*, qui s'ouvre sur *Crash*, le premier chapitre, qui nous laisse paniquer, la vitesse, le rallye, le rapport entre Sarah, la pilote et la carrosserie, un morceau d'anthologie, suivi par un huis clos étouffant en haute montagne. Sarah a eu un grave accident de course, son coéquipier est mort, elle est paralysée des jambes et se retrouve en zone blanche, dans un bien étrange centre de rééducation aux biens étranges patients et soignants aussi.



Chez Elsa Marpeau, rien n'est innocent, les protagonistes principaux n'attirent pas forcément la sympathie et l'auteure heurte le lecteur, l'interroge et travaille sur ses retranchements. À chaque fois,

c'est un changement radical de lieux, d'histoire, mais, en fil rouge, lancinant, la question du « que ferions-nous » se pose. Cela se retrouve aussi dans *Son autre mort* (Gallimard, 2019) qui explore le monde littéraire. Alex accueille un écri-

vain célèbre chez elle. Il tente de la violer et elle le tue. Le problème (c'est toujours un problème) est que faire du corps. Elle décide donc de monter à Paris, se fait passer pour son assistante personnelle et continue d'alimenter les réseaux sociaux de l'auteur pour faire croire qu'il est toujours en vie. D'entrée de jeu, on sait que cette fuite en avant est vouée à l'échec, mais l'auteure réussit à nous embarquer dans cette folie...

Dans *L'Âme du fusil* (Gallimard, 2021), Elsa Marpeau pose son intrigue à la campagne et aborde la question de la chasse, bien loin de tout manichéisme, comme l'avait fait un peu plus tôt Colin Niel dans *Entre fauves* (Le Rouergue). *L'Âme du fusil*, c'est le Loiret, Philippe, au chômage depuis un bon bout de temps, sa femme qui rentre tard du travail, son fils de 16 ans distant et lui, qui attend de rares moments de bonheur. Philippe chasse et tente de partager ces moments avec son fils, vaine tentative de renouer la relation. La situation, déjà pas fameuse, va voler en éclat avec l'arrivée d'un nouveau voisin. Le livre est la confession de Philippe, une très belle étude de personnages.

Voilà, comme dirait Luc Lagier, « c'est ça, Elsa Marpeau, et bien plus encore » alors, avec tous ces thèmes abordés, entrez dans le monde d'Elsa Marpeau par la porte qui vous parle, ce sera une très belle découverte.

Christophe Dupuis

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

Toujours vivantes, de Nicolas Leclerc. Seuil Cadre Noir. Ils ont fui la Guinée et son cortège de maltraitances et d'exploitations des enfants avec pour objectif de rejoindre l'Angleterre, mais la vie n'est pas tendre avec la jeune Aïssatou et son compagnon Sékou. En France où commence le récit, ils échappent à de sombres crapules esclavagistes et braquent un bar pour se procurer de l'argent. Sékou est blessé et Aïssatou prend un couple en otage et les obligent à les convoier jusqu'en Angleterre. La construction est habile qui propose en alternance, d'une part, l'histoire passée de nos deux émigrés confrontés aux pires situations de clandestins, et d'autre part, la cavale conjuguée au présent. La misère qui pousse les migrants à partir, le sort des clandestins, les violences faites aux femmes ici et partout sont au cœur de ce roman noir dont les ressorts fonctionnent bien. (350 pages – 19 €)

Jean-Paul Guéry

AUX FRONTIÈRES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien...

American Predator / Maureen Callahan, Sonatine, nov. 2021. Titre original : **American Predator** : The Hunt for the Most Meticulous Serial Killer of the 21st Century. Traduit de l'américain par Corinne Daniellot

American Predator est ce qu'on appelle un « True Crime » de type « Police Procedural ». Maureen Callahan, journaliste d'investigation, autrice et chroniqueuse qui a signé des articles pour le *New York Post* et *Vanity Fair*, relate fidèlement, dans les moindres détails et de façon non-fictionnelle l'affaire Israel Keyes, un des plus grands tueurs en série que les Etats-Unis ont connus jusqu'à présent. Même si le FBI ne lui attribue que quatre victimes avec certitude dont une introuvable, il reste soupçonné d'un nombre incalculable d'autres disparitions et de meurtres dans tous les Etats-Unis.

La rédaction de son texte se base sur des centaines d'heures d'entretien avec les agents du FBI qui ont collaboré à l'enquête, depuis la disparition soudaine de Samantha Koenig, en 2012 en Alaska, suivie d'une chasse à l'homme sur tout le territoire américain où il a été identifié grâce à des images de caméras de surveillance et de son arrestation fortuite lors d'un banal contrôle d'identité.

Les extraits parfois condensés pour plus de clarté de son interrogatoire et qui occupent une grande partie du récit, sont également le résultat des retranscriptions fournies par les enquêteurs eux-mêmes, ainsi que leurs propres pensées, leurs doutes et leurs antagonismes. Maureen Callahan montre en effet que les egos de certains policiers, parfois incompetents dans leur domaine, font ralentir l'enquête voire risquent d'annuler la procédure judiciaire très pointilleuse au profit du suspect.

Elle restitue également à travers son travail fouillé de recherches sur ce psychopathe hors-norme, l'enfance perturbée, la vie d'ancien militaire et bon père de famille insoupçonné, la psychologie effrayante de ce tueur monstrueux car il assassine au hasard, sans mobile et en toute connaissance des failles du système américain. Cet être totalement manipulateur, imbu de lui-même, observateur et sûr de sa supériorité intellectuelle qui joue au chat et à la souris avec la police, donne des indices de pistes au comptegoutte, se rétracte, fait des caprices d'enfant, est malgré tout un monsieur tout-le-monde en apparence.

Par sa forme American Predator n'est ni un ro



man, tous les faits relatés et tous les protagonistes de cette histoire sont bien réels ; ni un documentaire, il n'y a pas d'index, pas de sommaire, ni de bibliographie, pour une recherche sur cette affaire de tueur en série, juste une carte pointant les éventuels crimes non élucidés.

Reste néanmoins que grâce à une écriture du récit dégagée de tout affect, lisse et glaçante, ce compte-rendu d'enquête immersif avec peu de dialogues, est totalement fascinant au même titre qu'un excellent roman.

Ce récit est dédié aux familles des victimes, connues et inconnues.

Alain Regnault



la Sadel

**Coopérative au
service des savoirs**

**7 rue de Vaucanson - Angers –
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr**

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Chronique italienne ce mois-ci.

Commençons avec **Giancarlo De Cataldo** et un pur polar parti d'une idée discutée avec **Massimo Carlotto** et **Carlo Lucarelli** d'après ce qu'il écrit. Avec un tel départ, *Alba nera* ne pouvait être que réussi.

Dans leur promo de l'école de police ils étaient les meilleurs. Gianni Romani dit Le Blond, Alba Doria, et Giannaldo Grassid alias Dr Sax. Dès la sortie ils ont été confrontés à une affaire qui les a marqués à vie, le meurtre sordide d'une prostituée. Puis ils se sont perdus de vue. Dr Sax a fait carrière dans les services secrets, Le Blond toujours hanté par cette première affaire est resté un policier de terrain, et Alba, formée au FBI, est devenue profileuse. Jusqu'à la découverte d'une nouvelle victime, trouvée agonisante, ligotée selon l'art japonais du shibari, comme la victime de leurs jeunes années. Dans la Rome éternelle, et éternellement belle, le trio devra se reformer, pour le meilleur ou pour le pire.

Une intrigue au cordeau qui navigue entre présent et passé ; Rome toujours aussi belle et pourrie, comme on a l'habitude de la voir chez l'auteur ; des personnages torturés, chacun à sa manière ; la main cachée des services secrets ; une caste riche qui se sait toute puissante ; aucune illusion sur le pouvoir de la vérité face à celui de l'argent ... Du très bon **De Cataldo**, dans la lignée de ses romans courts et incisifs, pas dans celle des épopées comme *Romanzo Criminale*. Que du bonheur donc, et la porte entrouverte pour une suite. Que demander de plus ?



Après le romain **De Cataldo**, un romain exilé, ce cher Rocco Schiavone revient dans *Ombres et poussières*. Toujours sous la plume d'**Antonio Manzini**.

Rocco Schiavone est toujours en val d'Aoste, et toujours poursuivi par ses fantômes romains. Comme si ça ne suffisait pas, voilà des emmerdements de niveau 10 qui arrivent : le cadavre d'une transsexuelle est découvert, et sa hiérarchie décide de le punir et de le confiner dans un petit bureau de type placard à balais. Pour couronner le tout, un autre cadavre, inconnu, est trouvé pas loin de Rome. Un cadavre sur lequel on trouve un papier avec le numéro de téléphone de ... Rocco. Tout va de mal en pis, et ce n'est pas ça qui va améliorer l'humeur déjà sombre de notre romain préféré. Alors gare à qui se trouve sur son chemin.

Que ça fait du bien de retrouver le sens de la formule et la dent dure de Rocco Schiavone. J'ai éclaté de rire plusieurs fois (et pourtant la période ne s'y prête guère). Rien que pour ça, qu'Antonio Manzini soit mille fois remercié. Mention spéciale à une nouvelle chef de la scientifique pas piquée des hannetons. Ce qui n'empêche pas la gravité et l'émotion dans un épisode qui, hors éclats de rire, est un des plus sombres de la série. Et c'est aussi une des grandes réussites de l'auteur d'arriver à nous faire passer aussi vite du rire aux larmes ou à la colère. D'autant qu'il ne sacrifie jamais la vraisemblance et que ce ne sont pas toujours les « gentils » qui gagnent ici. Les puissants et arrogants ont malheureusement parfois le dernier mot, comme dans la réalité. C'est juste, pertinent, émouvant, très drôle, vivement le prochain.

Jean-Marc Lahérrère

Giancarlo De Cataldo / *Alba nera*, (*Alba nera*, 2019), Métailié (2022) traduit de l'italien par Serge Quadruppani.

Antonio Manzini / *Ombres et poussières*, (*Pulvis e umbra*, 2017), Denoël (2022) traduit de l'italien par Samuel Sfez.



contact

DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

***Humeur rouge*, de Dominique Rocher - Fleuve Noir — Angoisse 231 (1973)**

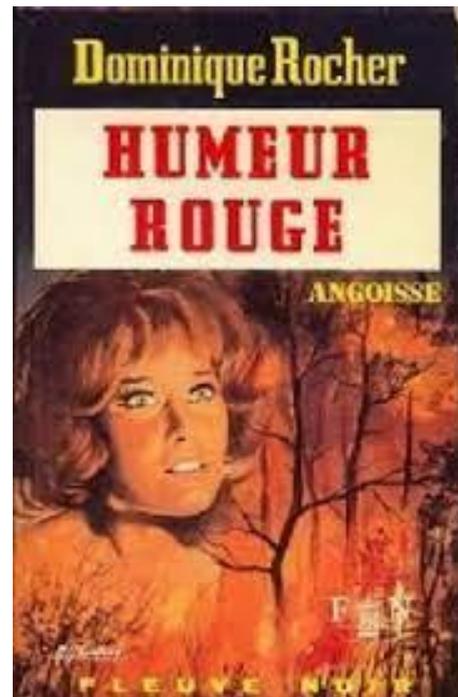
Dominique Rocher est née en 1929 et est décédée en 2016. Elle est l'un des rares piliers féminins du Fleuve et a beaucoup écrit pour la collection Angoisse. De 1969 à 1974, date de fin de la série, elle y signe neuf romans. *Humeur rouge* est l'avant-dernier. Elle a également publié des bouquins dans la collection Anticipation. Récemment, Rivière Blanche a réédité plusieurs de ses ouvrages et nouvelles dans deux beaux et volumineux recueils, *L'Ambassadeur des âmes* et *Quai des âmes*. Paul Maugendre, sur son site de référence, *Les lectures de l'oncle Paul*, propose un portrait détaillé ainsi qu'un court échange épistolaire très instructif.

De formation médicale, infirmière, notamment, Dominique Rocher aime à placer ses intrigues dans le milieu du soin : *Les voyages du docteur Basile*, *le docteur soigne la veuve*, *la clinique de la mort* et même ce *Humeur rouge* sont autant de titres qui annoncent la couleur.

Simon Thomas, le protagoniste principal d'*Humeur rouge* est psychanalyste et un jour, il reçoit dans son cabinet Robert Hamelin, un patient, un homme plutôt désagréable, hautain, plein de morgue et pénétré d'une assurance qui confine à l'agressivité. Il vient consulter Thomas, car il souffre d'un « psoriasis typique des membres » comme il l'explique de lui-même. Cette affliction le handicape terriblement, le rend fou, de par ses démangeaisons et survient par poussées, avant de disparaître tout aussi subitement. La première impression de Simon, son instinct, l'invitent fortement à orienter ce sinistre individu vers un confrère afin de s'en débarrasser, mais contre toute attente, il accepte de le prendre en charge et même de le traiter de manière intensive, selon un planning lourd. Peu à peu, alors que l'origine des crises de Hamelin semble se laisser découvrir, notre disciple de Freud va se retrouver à opérer un malheureux transfert et à se laisser gagner par le malaise qu'exsude son malade.

Laurent Mantese, dans l'excellent second tome d'*Angoisse, exploration d'une collection*, parue très récemment chez Artus Film, évoque Jung et surtout Ferenczi pour aborder le masochisme dont fait preuve Simon Thomas, dans sa relation avec son patient que l'on découvre de plus en plus dérangé, violent, dangereux. Et quand la femme de Hamelin finit par contacter le psychanalyste, apeurée à l'idée d'être assassinée par son mari, Thomas voit les dernières dignes qui le

faisaient scrupuleusement séparer vie professionnelle et vie privée sauter et son existence va être bouleversée comme jamais.



Pas une trace de fantastique dans ce roman de la collection Angoisse mais plutôt un thriller psychologique qui prend son temps pour poser ses personnages, notamment grâce à des dialogues superbement écrits. Je ne suis guère versé en psychanalyse et je devine que ce roman érudit ne m'a pas livré tous ses secrets, loin de là, mais j'ai quand même beaucoup apprécié ce dernier, son rythme, ses échanges, comme précisé plus haut, mais aussi la montée du suspense, au fur et à mesure que notre soignant pénètre dans la psyché de Hamelin.

Julien Heylbroeck



la Sadel
Coopérative au service des savoirs
7 rue de Vaucanson - Angers –
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

ROMAN NOIR JEUNESSE

Go fast go slow, de Sylvie Allouche. Syros.



A dix-sept ans, Camille a naïvement transporté de la drogue pour les beaux yeux de son petit copain Tommy. L'aventure s'est terminée près de Bruxelles avec la mort de Tommy et l'emprisonnement de Camille pour sept longues années loin de sa fille née en captivité et élevée par sa mère adoptive. A sa sortie, la

joie de retrouver sa petite Romy ne dure guère car elle est contactée par l'Indien, le véritable commanditaire du trafic qui n'a pas digéré la perte des cent kg de coke. Coincée par son passé et les menaces qui planent sur sa fille, Camille replongera-t-elle dans la délinquance ? Heureusement l'énergique commissaire Clara Di Lazio est déjà sur la piste de cet Indien maléfaisant. *Les actions et les rebondissements rythment ce palpitant roman noir de Sylvie Allouche qui est assurément l'une des meilleures romancières pour adolescents/jeunes adultes. Cette quatrième enquête de Clara permet d'aborder des thèmes puissants comme l'erreur de jeunesse, la notion de justice/punition, le mensonge, l'amour filial ou l'importance de la famille.* (336 pages – 16.95 €)

Doux comme le silence, de Raphaël Guillet.

Ed. Favre. Lausanne. Un vieux papy, veuf, acariâtre et misanthrope décide brutalement que les bavardages inutiles sont insupportables, et principalement ceux émanant des utilisateurs de téléphones portables qui font profiter leur entourage de leur logorrhée inutile (« les forfaits sont illimités et la bêtise infinie »). Armé d'un pistolet muni d'un silencieux, il commence un joyeux massacre qui laisse les autorités helvétiques pantoises. Pour Alice dont c'est la première enquête à la brigade criminelle, le défi est important pour sa carrière. Mais comment faire le lien entre ces crimes quand les motivations du tueur sont si ahurissantes ? Journaliste-reporter pour la Radio Télévision Suisse, Raphaël Guillet signe ici un premier roman original et bien enlevé avec un coupable haut en couleurs et une jeune inspectrice qui n'a pas froid aux yeux. L'ensemble bénéficie d'une belle écriture, nerveuse et rythmée. (256 pages – 16 €)

Jusqu'ici tout va mal, de Pascal Dessaint. Ed. La Déviation. Notre ami toulousain Pascal Dessaint vient de publier un sympathique recueil de dix-sept nouvelles (dont quatorze totalement inédites) dans lequel il se révèle un fin observateur des oiseaux pour lesquels il voue une véritable admiration. Si les thèmes abordés sont moins noirs et moins sociétaux que d'habitude, Pascal Dessaint évoque avec passion et humour noir les dérives de l'époque en associant les animaux et la nature, le tout en plaçant l'humain au cœur de ses préoccupations (même si parfois l'homme peut être franchement décevant). Entre deux considérations écologiques, on découvre également un auteur à la sensualité exacerbée. (140 pages – 12 €)



Tarot sanglant, de Sandrine Lucchini. Ed

Black Lab. Jeune et brillante avocate du barreau de Marseille, Claire s'épanouit dans sa vie professionnelle et partage la vie tourmentée d'un flic de la brigade des stupéfiants. Son univers bien ordonné bascule avec l'assassinat de sa cousine Léa tandis qu'un inconnu menaçant semble la suivre jour après jour. Après le meurtre d'un second membre de son entourage, le doute n'est plus permis : un dingue manipule Claire et les autorités, enfermant la jeune femme dans un cauchemar sans fin, incapable de savoir sur quels proches elle peut vraiment compter. La ville de Marseille (et ses meurtrières guerres des gangs) sert de toile de fond à ce premier roman noir parfaitement maîtrisé de Sandrine Lucchini, grâce à des personnages bien campés, une action soutenue et style alerte. (366 p. – 20.90 €)

Jean-Paul Guéry

ARTIKEL UNBEKANTT DISSEQUE POUR VOUS

À l'Est, du nouveau :

Terminus Leipzig, de Jérôme Leroy et Max Annas (Éditions Points)

À l'origine de *Terminus Leipzig* est un défi lancé en 2021 par l'association **Quai du Polar**, en partenariat avec les Éditions **Points**. Un défi consistant à livrer un roman inédit en forme de cadavre exquis pour la prochaine édition du festival. Le projet est ainsi proposé à Jérôme Leroy, que l'on ne présente plus, et à l'écrivain allemand Max Annas, auteur *d'Enfer blanc* et *Kodjo*, deux romans noirs publiés chez **Belfond** en 2019 et 2020. Tous deux acceptent de collaborer, bien que ne se connaissant pas. Ils décident d'une trame, puis lancent aussitôt la machine.

Car si le roman ne comprendra que huit chapitres (soit quatre par auteur), les deux traductrices associées au projet ont besoin de temps pour mener à bien leur indispensable tâche. *Terminus Leipzig* est donc un travail d'équipe autant qu'un livre de commande – avec par conséquent un ensemble de contraintes qui pourrait suffire à rendre le projet attrayant. Mais ce n'est pas tout : notre duo d'auteurs n'allait pas manquer une si belle occasion de célébrer en grandes pompes l'amitié franco-allemande, tout en faisant de ce récit une affaire... personnelle.

En trois lignes exemplaires, Jérôme Leroy ouvre le bal de manière on ne peut plus explicite : « La même semaine, la commissaire de l'antiterrorisme Christine Steiner reçut en pleine poitrine trois balles d'AK-47 et apprit le suicide de sa mère. » Difficile d'espérer début de roman plus accrocheur. Mais il ne s'agit pas que d'une accroche. C'est une véritable note d'intention. De fait, tout le cœur du livre bat dans cette seule phrase, où l'expression « les liens du sang » prend tout son (double) sens pour tracer en rouge des lignes de vie brisées.

Rouge. Comme la Fraction armée de la même couleur. Dont fit partie Wolfgang Sonne quelques années plus tôt. Wolfgang, aujourd'hui âgé de 75 ans, est rangé des voitures. Il réside à la campagne, en banlieue de Leipzig, avec sa compagne Elke. Mais il ne supporte toujours pas les nazis. Alors il ne peut s'empêcher de leur rentrer dedans sur ces réseaux que d'aucuns prétendent « sociaux ». C'est plus fort que lui. Mais ce qui pourrait bien être encore plus fort, c'est un possible retour de bâton dans le réel. Elke a vu quelqu'un dans le jardin. Et la police ne vient plus. Trop vieux, Wolfgang. Plus intéressant. Pourtant, il a conservé des armes...



Pendant ce temps, à Lyon. Un ancien activiste nommé Torsten Meyer a été assassiné.

Christine, qui suit la piste de l'ultradroite, découvre dans son appartement une photo de sa mère. Une photo qui la bouleverse, et l'amène à prendre aussitôt à prendre la direction de

l'Allemagne. L'abolition des frontières au sein de l'espace Schengen est d'ordinaire un cauchemar pour l'antiterrorisme. Mais cette fois, c'est plutôt un avantage, même si Christine l'ignore encore. Car l'étau se resserre autour de Wolfgang et Elke, et le passé s'apprête à frapper à leur porte...

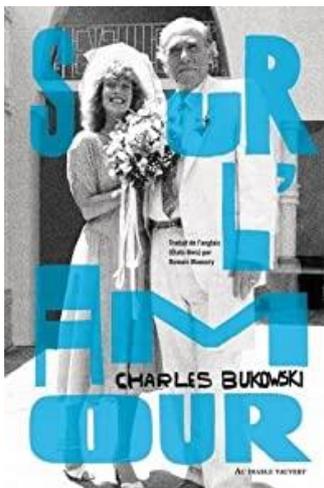
Terminus Leipzig présente ainsi le meilleur et le pire du couple franco-allemand. Le meilleur, c'est évidemment deux auteurs au sommet de leur art, dont les styles se complètent à merveille – jusqu'à une fusion parfaite lors de la séquence de l'assaut. Quant au pire, il s'agit de la même cause, avec les mêmes effets. Car la bête brune tue encore, en Allemagne comme en France. Je me permettrai donc de dédier cette chronique à la mémoire de Walter Lübcke et de Federico Martin Aramburu, assassinés en 2019 et 2022 par les néonazis Stephan Ernst et Loïk Le Priol. Merci à Jérôme Leroy et Max Annas de nous avoir rappelé que l'expression « ¡No pasarán! » ignore avec superbe les barrières de la langue.

Artikel Unbekannt

Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

Écritures carnassières, d'Ervé. Collection A vif - Ed. Maurice Nadeau. Enfant de la DDASS, Ervé a été ballotté de foyers en familles d'accueil avant de finir dans la rue, confronté aux pires addictions. Mais Ervé possède cette capacité à exprimer ses ressentis, à évoquer sans pathos exagéré ses mille et une galères, à analyser ses regrets (femme et enfants presque abandonnés pour retourner encore et encore à la rue). En de courts chapitres qui font fi de la chronologie et de sa belle écriture chaleureuse et sensible, Ervé raconte ses fêlures et ses failles, ses rencontres et ses petits moments de bonheur intense arrachés à la rudesse d'une existence qu'il aime et rejette tout à la fois. Ervé fait plus que mettre des mots sur ses maux, il nous entraîne dans son univers ! (150 p. - 17 €)

Retour à ma nature, d'Hervé Jaouen. Presses de la Cité. Petit-fils de modeste paysan, Hervé Jaouen est né en 1946 à Quimper et réside toujours dans ce petit coin de Bretagne qu'il affectionne tant et auquel il consacre une partie de son œuvre littéraire. Dans cet ouvrage autobiographique évoquant son enfance et sa vie d'adulte à Quimper et ses alentours, il raconte son éducation familiale, l'école, puis détaille ses formidables parties de pêche à la mouche et de chasse et surtout son amour de la nature. Lire les souvenirs d'enfance d'un écrivain dont on admire l'œuvre, c'est partager un émouvant moment d'intimité. Ceux d'Hervé Jaouen nous révèlent sa propre nature. (322 pages - 20 €)



Sur l'amour, de Charles Bukowski. Ed. Au Diable Vauvert. Cet ouvrage paru pour la Saint Valentin rassemble 85 poèmes (dont certains totalement inédits) écrits entre 1957 et 1993 et publiés dans des recueils américains. L'écrivain le plus déjanté des Etats-Unis évoque les femmes de sa vie et aborde sa vision de l'amour. Bien sûr, vous n'y

trouvez pas l'ombre d'un alexandrin finement ciselé. Ici l'amour est brut, brutal même, sexuel, jaloux, trahi, perdu, retrouvé, sali, mais aussi tendre (quand il évoque sa fille), complice, simple et sincère. Cette anthologie de poèmes rassemblés par Abel Debritto, spécialiste de l'auteur, inclus également quelques photos et dessins de Buck.

Extrait : *La dernière conquête suspendue à mon oreiller / attrape la lumière du jour dans la brume de l'alcool.* (296 p. 20 €)



Un long, si long après-midi, d'Inga Vesper. Ed. de la Martinière. Fin des années cinquante, dans une banlieue chic de Los Angeles. Joyce, une jeune et dévouée mère de famille, disparaît brutalement en pleine journée, abandonnant ses deux fillettes et laissant derrière elle de nombreuses traces de sang dans la cuisine. Ruby, la jeune femme de ménage noire qui découvre la scène, est soupçonnée. Au-delà de l'intrigue criminelle, fort bien ficelée, l'intérêt de ce roman réside dans le traitement du milieu puritain et conformiste de la petite bourgeoisie blanche californienne qui considère la communauté noire avec mépris et cantonne les femmes au rôle de mère et de ménagères. (410 pages - 22.90 €)

Les saisons et les jours, de Caroline Miller. Roman [vintage]. Belfond. Au début du 19^e siècle, dans un coin isolé de la Géorgie, un couple de jeunes colons s'installe sur quelques arpents de terre avec un bœuf, une vache et quelques volailles. Aidés de la communauté paysanne locale et familiale, bravant les pires difficultés de la vie, ils créent les conditions d'une autarcie fragile et fondent un foyer riche de nombreux enfants. Bien sûr la vie ne sera pas toujours tendre pour cette famille confrontée aux aléas de la vie, aux caprices de la nature, et aux difficultés de vivre en couple dans une époque où se sent parfois coupable d'aimer. Ce très beau texte de Caroline Miller récompensé par le prix Pulitzer 1934 permet de s'immerger complètement dans le milieu des colons américains du début du 19^e siècle. La proximité avec la nature, les saisons et les animaux, une vie uniquement consacrée au labeur et à la famille, des valeurs morales construites sur une religion omniprésente : les parallèles avec notre histoire de la ruralité française s'imposent.

Jean-Paul Guéry

LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

A l'aube d'une autre guerre, de Yann Fanch Le Fur. La lettre noire éditeur – 2013

Décembre 1941- base de l'île d'Oahu, sur le territoire américain d'Hawaï, site de rassemblement de la flotte américaine du pacifique. Y mouilleront pas moins de 80 bâtiments de guerre. Un gros contingent de marins et soldats de toutes origines vivent dans des baraquements et se préparent à d'éventuels débarquements. Le sergent Dejean, assisté de Jermaine, est plus spécialement responsable de la police militaire du casernement de Schofield. Il a sous ses ordres de braves types, peu motivés par leurs missions. Généralement le boulot consiste à mettre fin à de petits trafics d'alcool et de cigarettes. Mais le mardi 2 déc, un événement vient perturber le rythme tranquille de la vie militaire : la découverte du corps du soldat Marvin Barnett pendu à un pommeau de douche. Le suicide semble évident, d'autant qu'une lettre d'adieu à sa famille a été trouvée dans la poche de sa veste. Dejean avertit son supérieur qui lui dit en substance : « pas de vagues, ce serait mauvais pour le moral des troupes ». Par conscience professionnelle Dejean cherche à en savoir un peu plus sur cette mort. Il apprend des choses surprenantes : Barnett était un noir illettré, employé aux cuisines ; son corps portait des marques de coups. Barnett avait un ami ; Hugues, qui déclare à l'enquêteur vouloir témoigner. Or Hugues a disparu ! Cela semble louche à Dejean qui convoque tout le personnel de cuisine pour en savoir un peu plus. Barnett avait peur des menaces et insultes racistes de deux caporaux considérés comme des durs à cuire. Jermaine décide de filer discrètement les deux costauds, ce qui le conduit, un samedi soir, à découvrir le rassemblement d'une trentaine d'hommes dans une clairière discrète. Tous portent des tuniques blanches typiques du Klan. Face à eux, le grand Klaike tient un discours de haine : « Nous sommes en colère car un des nôtres a été insulté. Montrons qui nous sommes. A bas les nègres ! » Dejean et Jermaine sont découverts et pourchassés. Maintenant ils voient où peut mener cette enquête et savent qu'un gradé commande ce groupe de suprémacistes blancs.

Le matin du 7 décembre, à 8 h un groupe de bombardiers envahit le ciel : la première attaque de Pearl- Harbor vient de commencer. Trois raids feront au total 2403 morts et plus de 1700 blessés. Comment poursuivre une enquête alors que la guerre du pacifique est engagée ? Il faudra de la ténacité et du courage pour affronter les hommes du Klan.

L'auteur a conçu son récit autant en romancier qu'en historien. L'originalité et l'attrait de l'histoire s'en trouvent renforcés. De longs développements décrivent la vie des soldats partagés entre l'attente des ordres de mouvements, des exercices d'entraînements peu appréciés et les divertissements du soir, c'est à dire les beuveries dans les bars et la re-



cherche de filles faciles. Un racisme policé se révèle partout. Le noir est considéré comme un sous-homme ! Le juif ne vaut guère mieux. Survient l'attaque surprise des japonais. Le pays se déclare en guerre. Dans l'île les résidents japonais (pourtant citoyens américains) sont immédiatement internés. Dejean et son adjoint, enquêteurs consciencieux, ont l'immense mérite de parvenir à boucler leur enquête (sans toutefois pouvoir dénoncer le chef du Klan) alors que la priorité se porte sur la préparation de la riposte. Ce roman rappelle des heures sombres de notre histoire, il n'en est que plus passionnant.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°216 – Mai / Juin 2022

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58